

ÉRIC GUGLIELMI



VOIR DIFFÉREMMENT, VOIR MIEUX

Les photographies d'Éric Guglielmi donnent à voir un ailleurs palpable, alourdi par l'implacable présence d'une réalité oppressante. Le calme froid des paysages d'Europe centrale, l'exotisme de l'Afrique et de l'Asie, la ruralité industrielle des Ardennes ne viennent pas nourrir chez le regardeur une plaisante sensation de dépaysement. Ses photographies rendent accessible au spectateur ce léger décalage, cette vision de biais qui permet de voir différemment, de voir mieux. Sa connaissance approfondie des réalités sociales et politiques des territoires qu'il arpente lui permet de se tenir dans une posture ouverte, attentive et surtout vigilante face au réel. Pour Éric Guglielmi, la photographie veut témoigner des événements du monde, de ses incohérences. De même que le photographe et vidéaste Allan Sekula et sa série *Fish Story*, consacrée au commerce maritime, ou que l'artiste Shirana Shahbazi dans son travail sur les mythes et la réalité de la vie en Iran, son art interroge les angles morts de l'attention médiatique et se joue des stéréotypes. Il juxtapose et croise les points de vue ; au Bangladesh, au Mali, en Ukraine, il emprunte d'autres manières de voir, présente d'autres constructions du monde. Éric Guglielmi est un homme aux yeux écarquillés. Ses prises de vue toujours frontales restituent le point de vue d'un homme qui se tient debout, solidement et ouvertement planté face au monde. Depuis les rues endormies de Belgique, la fièvre de La Nouvelle-Orléans jusqu'aux intérieurs délabrés d'Éthiopie, son regard enveloppe les choses. Comme le photographe Gabriele Basilico, connu pour ses portraits des grandes métropoles du monde, il prend le contre-pied de la pratique du reportage et privilégie, contre le dogme de « l'instant décisif », « une lenteur du regard »¹. Le grand format de ses photographies permet de saisir pleinement leurs qualités plastiques : la terre, les arbres, les peaux, l'eau, les murs, tout a une couleur, une texture, une pesanteur. De même que dans les œuvres de Jean-Marc Bustamante « l'autonomisation n'a pas lieu contre la référentialité mais avec elle »² : la force plastique de ses images rend palpables les rugosités du monde. Ses compositions ne se laissent pas saisir facilement : les angles de vue parfois déroutants, les juxtapositions du proche et du lointain, les divers obstacles qui arrêtent le regard — bouteilles, branchages, voiles — exigent du spectateur une attention soutenue. Éric Guglielmi pose sur ce qui l'entoure un regard à la fois tranquille et implacable, attendant que l'image se révèle dans sa beauté picturale et la saisissant à l'acmé de sa force expressive. **Zoé Haller.**

1. Gabriele Basilico, *Pour une lenteur du regard* (Milan 1989), *Paysages Photographiques, en France les années quatre-vingt*, Mission photographique de la Datar, Paris, Hazan, 1989, p. 280.

2. Éric de Chasse, *Platitudes. Une histoire de la photographie plate*, Paris, Gallimard, 2006, p. 170.

WHAT HAPPENS?

What Happens? S'agit-il d'une question que le photographe se pose à lui-même ou d'une adresse au spectateur ? Quelle que soit sa portée, cette formulation ne laisse nul doute quant à la dimension politique de la série. Le projet est né aux États-Unis, des controverses liées aux accords transatlantiques (TTIP). Éric Guglielmi a poursuivi sa réflexion en Lorraine et en Roumanie, cherchant à rendre compte de ce que les paysages laissent voir des violences économiques, sociales et politiques que les hommes infligent à leurs semblables et aux territoires qu'ils occupent.

Bâtisses branlantes ou éventrées, envahies par la rouille ou phagocytée par la végétation : autant de traces des balafres infligées aux territoires. La démarche d'Éric Guglielmi s'apparente pour partie à ce que David Company appelle la « photographie de l'après »¹. Aux États-Unis, où les exigences de l'industrie réduisent le monde animal à une masse informe et grouillante, en Lorraine, ancienne région industrielle aujourd'hui moribonde, en Roumanie, parsemé des ruines de l'ère soviétique, le photographe s'intéresse à la manière dont ces espaces malmenés traversent le temps, à la mémoire traumatique des lieux mais aussi à leur résilience. L'engagement du photographe est perceptible ; dans un hangar immense, il photographie une masse grouillante et indistincte. On devine à peine qu'il s'agit de milliers de poussins perdus dans l'enfer d'une production industrielle. Les photographies qui composent What Happens ? n'en demeurent pas moins foncièrement équivoques : les multiples images de façades, de briques, de pierres, de tôles, de bois, maintiennent le spectateur dans une posture interrogative. Elles le laissent à la lisière d'un monde à propos duquel il ne peut que supputer. Parfois une légère anomalie accroche son regard, insinuant un sentiment de malaise dans la perception de l'ordre de la composition. Le balancement interprétatif, qui accompagne le spectateur d'image en image, inscrit la lecture des oeuvres dans une temporalité autre que celle associée au déferlement médiatique : l'image s'arpege, se découvre et ne s'avale pas d'un coup d'oeil pressé. La beauté formelle des images, qui confine parfois à l'abstraction, ne s'exprime pas au dépend de leur portée politique mais l'accompagne et la sous-tend. Éric Guglielmi guette ces instants où la lumière, les couleurs et les textures atteignent un point de cohérence, où les éléments disparates d'un décor se rassemblent pour former un manifeste à la fois politique et esthétique.

1. David Company, « Pour une politique des ruines : quelques réflexions sur la « photographie de l'après », dans Jean-Pierre Criqui (dir), *L'image document, entre réalité et fiction*, Paris, Le Bal, 2010, p. 51.



USA, Tennessee, Pulaski, 2014



France, Lorraine, Hayange, 2015



USA, Alabama, Montgomery, 2014



Roumanie, Transylvanie, Lacul Rosu, 2015



WEL COME TO SAVAR

Le 24 avril 2013, l'immeuble du Rana Plaza s'effondre. Ce jour-là, seuls 2 000 travailleurs sur 3 000 sont présents. Des fissures ont été constatées au dernier étage, mais les entreprises ont tout de même obligé les ouvriers de l'immeuble à venir. Parce que jusqu'ici tout va bien... Ce drame a coûté la vie à 1 133 personnes. **Éric Guglielmi**

Face à ce moment crucial. Ce temps d'un basculement qui va changer notre vie. Nos vies. Que peut-on faire ? Que doit-on faire ? Quels lendemains nous réservent nos actions d'aujourd'hui ? Un face-à-face avec nous-mêmes. Nos consciences. Nos responsabilités. Du Bangladesh, le photographe nous livre les images inédites d'un monde sous perfusion. Photographies, vidéo et installation relatent une souffrance qui rivalise avec celle de catastrophes pourtant plus médiatisées.

Une asphyxie programmée

Éric Guglielmi panse ses images. Les toiles suspendues, les voiles cachent pudiquement les façades, des morceaux de pipeline affleurent à la surface, des tuyaux sortent de fenêtres béantes... Nous avons bien là une société qui soigne ses blessures, se recharge, cherche son oxygène.

De l'air

Un va-et-vient de l'intérieur à l'extérieur, du dedans au dehors. De l'essentiel au superficiel. Du périssable à l'immuable. Seul élément de stabilité : la nature, pérenne, qui se régénère d'elle-même. Cette nature se joue des traces de l'homme, ses déchets, ses rejets. Elle est là comme le témoin d'une force qui a déjoué la fatalité, qui tient bon.

Il est encore temps

Car c'est bien du temps dont parle Éric Guglielmi. Le temps de la marche : des marches souvent longues, des années pour affiner un propos, à mettre en parallèle d'une prise de conscience parfois très lente de nos sociétés qui s'enlisent inéluctablement dans la complaisance et l'impuissance. Mais parfois un déclic, une fulgurance, comme ce voyage éclair, nécessaire, au Bangladesh, pour mettre à la lumière une tragédie incomprise.

La chronologie déconcerte volontairement. Un jeu entre le latent / le potentiel, et le réalisé / le drame. Un temps perturbé dans sa linéarité pour mieux montrer que tout reste possible, qu'il est encore temps de ré/agir. Parce que l'« après » est toujours un « avant »...

Florent Maubert

Bangladesh, Savar, 2013





Bangladesh, Savar, 2013



Bangladesh, Savar, 2013



Bangladesh, Savar, 2013

LA TRAITE NÉGRIÈRE

OU LES ORIGINES DE LA MONDIALISATION

« Nous encourageons l'aide qui nous aide à nous passer de l'aide. Mais en général la politique d'assistance et d'aide n'aboutit qu'à nous désorganiser, à nous asservir et à nous déresponsabiliser. » C'est en ces termes que l'homme politique burkinabé Thomas Sankara qualifierait encore aujourd'hui ce que les pays du nord nomment « l'aide au développement ». Selon lui, bon nombre des politiques de soutien à l'Afrique, sont le nouveau levier des pays du nord visant à asservir le continent noir à leurs propres intérêts. Les photos de « *La traite négrière* » font revivre un passé de souffrances. Le photographe Éric Guglielmi, montre que la mondialisation a pris la place de l'esclavage, dans lequel elle puisait pourtant sa source. Il ancre la tragédie d'hier dans le contexte actuel. Il retranscrit comment se perpétuent impunément, sans le moindre écho nulle part ailleurs, un nombre incalculable d'horreurs. Des crimes contre une humanité. Dans « La traite

négrière », Éric Guglielmi recense, à travers le monde, tous les ports maritimes et villes de transit qui ont joué un rôle dans ce sinistre projet. Au total, 53 villes. Au sein de ces comptoirs commerciaux se déroule, aujourd'hui comme hier, une opération de déshumanisation, d'appauvrissement et de captation des ressources.

Le commerce a été le lubrifiant d'une traite négrière où la cruauté régnait sans partage. L'union sacrée des sociétés et des marchands d'hommes n'avait qu'un seul but: faire de l'Afrique le socle de la mondialisation en investissant ses ports. Ce travail met en avant ces excès du monde moderne. À travers ces photographies, on observe qu'au-delà de la mémoire des nations se dessine une carte géographique révélant, depuis cinq siècles, les mêmes rapports entre les peuples.

Alexandre Mouawad



Portugal, Lisbonne, 2013



Cap-Vert, Praia, 2013



Cap-Vert, Santo Antão, 2013

ELLE SERA VERTE MA VALLÉE

Une boucle. Éric Guglielmi revient régulièrement dans les Ardennes, sa terre natale, déterminé par une force ambiguë : celle qui l'a poussé à partir il y a de nombreuses années et qui lui impose à nouveau de s'en imprégner. Une force qui l'a toujours amené à mieux comprendre ce qu'étaient le territoire et les traces du passage des hommes.

Éric Guglielmi a choisi un morceau d'une soixantaine de kilomètres de rayon autour de Revin, sa ville natale. Il pose son regard sur une terre qu'il connaît depuis l'enfance. Sa famille, ses amis...Il se tourne vers les traces humaines qui comptent le plus pour lui. Ces deux Ardennes, l'une belge, l'autre française, ces territoires sont européens. Chargé d'une lourde chambre 4 x 5 inches et muni de films argentiques noir et blanc, il s'interroge en parallèle sur l'évolution de la photographie, son histoire, sa disparition.

Mais parce qu'Éric Guglielmi ne saurait se contenter d'une approche seulement esthétique, sa recherche artistique porte aussi une réflexion géopolitique. En nous aidant à poser notre regard sur ce qui fait la vie, ou la survie, des Ardennes, il nous amène à percevoir doucement l'absurdité des frontières. Que serait cette région si l'on en concevait l'avenir de deux façons différentes, en France d'un côté, en Belgique de l'autre ? C'est la compréhension profonde d'un territoire que propose Guglielmi, manière subtile et forte de suggérer la construction d'une Europe culturelle et non d'un simple marché. Au-delà de l'émotion, Éric Guglielmi aborde son sujet avec une force dérangeante, juxtaposant beauté et tristesse. Il a connu les Ardennes industrielles, prospères. Il les retrouve ruinées, ravagées par le chômage. Ce désastre, il le montre sans concession. Des bruits courent

que le général de Gaulle, lors d'un voyage présidentiel, aurait signifié que les Ardennes deviendraient une « zone verte ». « Elle sera verte ma vallée », est un voyage en noir et blanc qui contrarie la couleur verte d'une des plus grandes forêts d'Europe. Une lutte armée de grains d'argent. Contre l'abandon, l'oubli, le mensonge. À nous de déchiffrer les symboles cristallisés dans les pierres (trois petits points qui forment le visage d'un loup), la forêt (l'arbre effondré, horizontal comme un sens interdit), l'architecture (ces visages qui émergent des usines oubliées)... Ces images sont à la fois indépendantes et liées les unes aux autres comme les chapitres d'un roman ou les séquences d'un film. Avec la liberté qui lui est propre, Éric Guglielmi offre au regard de l'autre la possibilité de découvrir et comprendre ce qu'il perçoit lui-même.

Jacques Chenivresse.



Belgique, forêt de Nismes, 2012



France, Chooz, 2012



Belgique, Couvin, 2012



France, Bois d'Harcy, 2012

D'OUEST EN EST

Avril 2012. Premier voyage en Ukraine. Éric Guglielmi s'intéresse depuis longtemps à ce pays coincé entre l'Europe et la Russie dont on sait finalement peu. On se souvient parfois qu'il fut le sinistre théâtre de l'un des plus terrifiants meurtres de masse qu'ait connu l'humanité : au milieu des années 1930, Staline s'organisa, au nom du communisme, des famines qui tuèrent plus de 5 millions de personnes.

Aujourd'hui, l'Ukraine est tiraillée entre l'Union européenne et l'Union économique eurasiatique fondée par le traité du 29 mai 2014 qui lie la Biélorussie, le Kazakhstan et la Russie. Le risque de scission est réel. Avec ce document photographique réalisé en 2012, Éric Guglielmi a anticipé la situation actuelle de l'Ukraine, minée par

des affrontements sanglants qui se veulent l'expression de nationalismes passionnés quand ils sont plutôt le paravent d'énormes enjeux économiques. L'Ukraine est un des corridors énergétiques de l'Europe. Des milliards de mètres cubes de gaz, 300 chaque année, traversent le pays. La facture se compte en milliards d'euros. Et pourtant la nation reste engluée dans sa misère : sept Ukrainiens sur dix vivent sous le seuil de pauvreté. Les paysages sont marqués par le passage d'artères d'acier qui transportent le gaz. D'est en ouest, ces gazoducs sont au cœur des soucis des géostratèges européens et russes. Sur Google-Earth : rien. Les tracés des gazoducs sont floutés. Les cartes géographiques donnent des indications

différentes de l'une à l'autre. Les gazoducs, presque partout, ont été enterrés. Éric Guglielmi erre au milieu de régions rurales extrêmement pauvres où personne ne parle ni français, ni anglais. Avant de découvrir ces mastodontes d'acier. Autour, l'Ukraine n'est que dénuement. Sans misérabilisme, mais juste avec le souci documentaire qui écarte toute concession, Éric Guglielmi photographie la violence tranquille qui imprègne ces régions où tout semble plus dur qu'ailleurs. Tout se construit autour de l'idée de territoire et de traces. Ces gazoducs transpercent le paysage, comme des aiguilles tâtonnent dans l'horizontalité à la recherche d'un équilibre précaire. Celui d'un peuple sous perfusion.

Jacques Chenivresse



Ukraine, Mudryholovy, 2012



Ukraine, Sutysky, 2012



Ukraine, Shyshkivtsi, 2012



Ukraine, Nemenka, 2012

JE SUIS UN PIÉTON, RIEN DE PLUS...

Originaire de Charleville-Mézières, Éric Guglielmi a subi dans son enfance l'omniprésence de Rimbaud, sa tyrannie : la rue Rimbaud, la place Rimbaud, le musée Rimbaud, l'école Rimbaud... Puis vient l'adolescence et, avec elle, la lecture, bouleversante, du poète. Éric Guglielmi a suivi les traces de Rimbaud et s'est rendu méthodiquement, avec entêtement, dans chacune des villes visitées par le poète. Depuis Charleville jusqu'en Éthiopie, pays du Nord et du Sud se retrouvent alors tour à tour, face à face, dos à dos, côte à côte. Tant et si bien que les pistes se brouillent et que le spectateur ne parvient plus à situer telle usine, tel chien, tel océan. De même tout retrouve sa place à l'aune des regards qui s'affrontent et si, dans la culture occidentale l'image du dromadaire égaré

sauvagement est la plus barbare, en Afrique, la plus insoutenable, la plus cruelle est celle du chien attaché à sa laisse qui tourne indéfiniment en rond, comme prisonnier. Ainsi cette série suit la route empruntée d'abord par Arthur Rimbaud au crépuscule du XIX^e siècle, puis réempruntée sur les traces du poète à l'aube du XXI^e. Alexandrie, Attigny, Le Caire, Calais, Charleroi, Civitavecchia, Deville, Harar, Hargnies, Les Hautes-Rivières, Laifour, Londres, Monthermé, Obock, Ostende, Renwez, Roche, Rome, Tadjoura, Voncq... Ces images d'aujourd'hui se rendent complices des métaphores d'hier. C'est aussi simple qu'une phrase musicale.

Alexandre Mouawad

France, Monthermé, 2006





France, Laifour, 2006



France, Hargnies, 2008



France, Roche, 2006

Expositions personnelles

2017_Ardenne, Maison Robert Doisneau.

2013-2014_Parce que jusqu'ici, tout va bien..., Galerie Maubert, Paris.

2011_Je suis un piéton, rien de plus..., Musée Arthur-Rimbaud, Charleville-Mézières.

2010_Méandres, l'Agora, Nanterre Méandres.

2010_Méandres, Festival de l'eau, Valenton ; Touba, Galerie Cri-d'Art, Metz

2008_Touba, bibliothèque Elsa-Triolet, Bobigny.

2008_Touba, Galerie Atiss, Dakar, Sénégal.

Expositions collectives

2016_CNAP!, Ministère de la Culture et de la Communication, Espace d'expositions des *Bons-Enfants*, Paris

2016_YIA, Galerie Maubert, Bruxelles.

2015_Projection «Savar» aux Nuits Photographiques, Pavillon Carré de Baudouin, Paris.

2015_Art Paris, Galerie Maubert, Paris.

2015_De l'art de se voiler la face, Galerie Maubert, Paris.

2014-2015_Cycle de conférences chez Givaudan autour du langage photographique.

2014_Art Paris, Galerie Maubert, Paris.

2013_Photo off, la Bellevilloise, Paris.

2012_Épure entropique Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, Galerie Maubert, Paris.

2011_Ô miroir Je suis un piéton, rien de plus... Galerie Maubert, Paris.

2011_Odyssée Méandres, Galerie Maubert, Paris.

2010_Méandres, Bruxelles.

2010_Galerie Brugier-Rigail, exposition permanente, Paris.

2010_Méandres, Maison Carpe Diem, Bamako, Mali.

2008_Touba, biennale du carnet de voyage, Clermont Ferrand .

2007_Je suis un piéton, rien de plus... Galerie Chab, Bamako, Mali.

Prix et Bourses

2016_CNAP (Centre National aux Arts Plastiques), bourse de soutien à la photographie documentaire contemporaine : Ardenne.

2016_Maison Doisneau production d'une mission photographique en Ardenne.

2015_Short list, Prix Camera Clara, Paris.

2015_Short list, Prix de photographie AimialAGO, Canada.

2015_ Long list, Prix Pictet.

Collections publiques

2011_Musée Arthur-Rimbaud, Charleville-Mézières / Mairie de Nanterre.

2008_BNF, département des estampes et de la photographie, Paris.

Collections Privées

2014_Neuflize vie.

Éditions

2017_Ardenne, Maison Robert Doisneau.

2016_What Happens, Éditions Gang.

2015_Monographies, Éditions Gang / Maubert.

2014_Plaidoyer Unicef pour l'enfance. Éditions Gang.

2011_Je suis un piéton, rien de plus..., Éditions Gang.

2007_Touba voyage au coeur d'un islam nègre, Éditions Alternative.